Chapitre 1

Grenoble – septembre 2021

Camille

Septembre vient de débiter et recouvre le sol de son beau manteau orangé.

Nous venons de signer l'acte de vente définitif chez le notaire en présence de monsieur Victor Lambert et il nous a remis les clés de notre salon de thé ainsi que de l'appartement attenant. Vous pensez qu'à vingt-deux ans, on ne peut pas vivre en colocation avec sa frangine ? Détrompez-vous ! Ma sœur est la personne que je chéris le plus au monde et la seule qui me reste. Le vieux monsieur voulait voir une dernière fois les locaux, par nostalgie, je pense. Lorsqu'il a signé la cession de ce local dans lequel il a mis un point d'honneur à satisfaire sa clientèle durant des décennies, j'ai perçu dans son regard humide les émotions qui l'ont submergé. Il doit avoir des tas de souvenirs entre ces murs. Nous n'avons pas hésité, Louna, de deux ans mon aînée, et moi-même à lui dire oui. Cet homme s'est montré si accueillant et avenant que nous avons aussitôt développé de l'affection pour lui. Une personne très gentille qui nous a mises à l'aise de suite et qui nous a encouragées dans notre projet. Comme lui il y a quelques années, nous allons ouvrir un salon de thé doté de sa propre pâtisserie. Je m'en souviens comme si notre première visite datait d'hier. Il nous a propulsées quinze ans en arrière en nous racontant qu'à cette époque il était l'un des seuls à avoir ouvert un endroit où l'on pouvait à la fois manger et boire un chocolat chaud ou un café, ce qui a fait le succès de sa boutique qui ne désemplissait jamais. Quoi de mieux que de pouvoir se détendre autour d'une bonne tasse de son breuvage chaud préféré avec des amis et de déguster une belle tartelette à la framboise avec une délicieuse crème fouettée au citron ou encore un trois chocolats artisanal. Il n'existe pas de meilleur moyen pour arrêter le temps et enfin profiter de l'instant présent. C'est tout ceci que je voudrais offrir à mes futurs clients; une parenthèse dans notre société trop pressée où règnent les contraintes à chaque instant. Un lieu pour se ressourcer.

Le bitume est encore mouillé de la pluie tombée la veille, je dois garder la plus grande prudence juchée sur des talons de dix centimètres. Mais est-ce vraiment une bonne idée d'avoir mis ces chaussures qui commencent à me faire un mal de chien ? Je ne comprendrai jamais ces femmes d'affaires qui les portent pendant sept ou huit heures d'affilée.

Louna fait les cent pas sur le trottoir, et cela me fait sourire de la voir si impatiente. Elle se ronge les ongles, jette un coup d'œil sur sa montre toutes les deux secondes, triture son collier que je lui ai offert pour Noël. Je la reconnais bien : impossible de rester immobile lorsqu'elle trépigne d'impatience. OK, c'est l'hôpital qui se fout de la charité, mais moi, au moins, je suis capable d'attendre le moment le plus opportun pour passer à l'action, enfin parfois. Bon OK, presque jamais, mais j'essaye de me soigner et d'être moins impulsive. Ma sœur se jette corps et âme dans la bataille, mais elle le fait de façon toujours réfléchi.

Louna percute mon épaule sans même s'excuser.

— Hey, tu pourrais faire gaffe, bordel !

— Excuse-moi, Cam. J'étais dans mes pensées. En attendant, il est 14 h 02, Choupette ! J'espère qu'il ne va pas nous poser un lapin, s'exclame Louna, stressée.

— Zen ! Il a deux minutes de retard. Il nous a demandé l'autorisation de dire au revoir à sa boutique, il viendra. Il a peut-être eu un contretemps, ses douleurs commençaient à le faire grimacer lors de la signature, donc laisse-lui le temps d'arriver jusqu'ici.

Sur le point d'exploser comme une cocotte-minute sous pression, le bruit d'un moteur nous interrompt.

La petite voiture de monsieur Lambert se gare dans la rue, quelques mètres plus loin. Après s'être garé, Victor en sort, soutenu par une canne ouvragée. Il est accompagné d'un jeune homme d'une vingtaine d'années au physique de rugbyman. Mais qui est-ce ? Je lance un regard interrogateur à ma sœur qui me répond par un haussement d'épaules, aussi perdue que moi. Nous allons à leur rencontre, voulant assouvir notre curiosité. Plus je me rapproche d'eux, plus je me laisse à étudier le jeune qui accompagne monsieur Lambert. Serait-ce son petit-fils ?

Son fin gilet gris lui colle à la peau et j'aperçois à travers ce dernier ses épaules et ses biceps taillés parfaitement. Son jean le moule à la perfection. Je ne peux m'empêcher de l'examiner de haut en bas. Louna se racle la gorge et je constate qu'elle m'observe, un sourire moqueur sur les lèvres. Mes joues chauffent, je dois être rouge comme une pivoine.

Pas le temps de rétorquer quoi que ce soit que monsieur Lambert intervient. Face à eux, je reprends mon sérieux, fixant mon regard sur le vieil homme. Si je ne détourne pas mes yeux vers le beau brun, je risque de me liquéfier sur place et je ne souhaite pas qu'il sache l'effet qu'il me fait. J'exhale une grande expiration et occulte sa présence en tâchant de me concentrer sur mon affaire : notre commerce.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser pour ce léger retard. Mes déplacements sont quelque peu compliqués aujourd'hui, à cause de mes douleurs, c'est pourquoi mon petit-fils, Joris, m'accompagne. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

— Non, aucun, confirme Louna.

Puis, elle s'adresse à Joris :

— Bonjour, je suis Louna, et voici ma petite sœur, Camille, annonce-t-elle, enjouée.

— Enchanté, mesdemoiselles.

— On doit avoir à peu près le même âge, non ?

— Exact ! répond-il, nonchalant, tout en passant une main dans ses cheveux.

— Alors, pas de chichis entre nous.

Victor s'avance à son rythme vers le commerce.

— Allons-y, propose-t-il, d'un geste de la main.

À la recherche d'un local sur Grenoble, nous avons vu tout le potentiel de ce bâtiment et, en devenant propriétaires, nous aspirons à en faire un endroit convivial et accueillant.

Nous nous dirigeons vers l'ancien salon de thé et Joris tient la porte tout en soutenant son grand-père.

À mon passage, je hume le parfum boisé de Joris qui m'électrise. Toutes proches, nos peaux se frôlent, ce qui me fait frissonner, et une chaleur intense m'envahit. Cette réaction me déboussole, je ne comprends pas trop ce qu'il m'arrive. Je refuse qu'un étranger me déstabilise à ce point et me concentre sur monsieur Lambert.

— Je vous souhaite de vous plaire dans cette belle ville. Bienvenue, nous accueille chaleureusement Victor.

— C'est très aimable à vous, la remercie Louna. Un local près des pistes, on ne pouvait rêver mieux. Nous avons hâte de commencer les travaux pour la remettre au goût du jour.

— La décoration peut paraître un peu désuète. J'ai fermé il y a dix ans maintenant. Je me doute que ça ne vous convient plus, mais à l'époque c'était moderne. Comme le luminaire suspendu en forme de cylindre vert récupéré chez un brocanteur, je l'avais adoré.

— Un peu trop vintage à notre goût, déclare Louna. Mais si vous le voulez, on pourra vous le rendre une fois les travaux finis.

— Faites-en ce que bon vous plaira. Ma maison est déjà remplie de choses et d'autres qui ne me servent plus. Avec l'âge, on a tendance à accumuler des objets dont on a du mal à se séparer, raconte-t-il en souriant.

— Pas besoin d'être vieux pour ça, lui réponds-je. Je voulais savoir si le fût avait une raison particulière d'être là ? C'est intrigant !

— Ah oui ! Je l'avais déniché dans une foire aux puces, il y a des années, lorsque je pouvais

encore gambader partout. Il viendrait de l'ère victorienne, mais je ne pourrais vous dire si le vendeur m'a menti ou non. Il n'a pas d'utilité spécifique, je trouvais qu'il allait bien avec les vieilles pierres des murs. J'ai juste posé un livre d'or, je trouvais ça original pour un salon de thé et les clients ont adoré. J'avais des remerciements, des petits mots gentils de Grenoblois, mais également de touristes étrangers qui sont venus manger ici. Je pourrais vous conter des heures de souvenirs. Excusez-moi, ce lieu est chargé en émotions et c'est très dur de m'en séparer.

Victor fait le tour de la boutique comme s'il photographiait mentalement ce lieu qu'il revoit pour la toute dernière fois. Il sèche une larme à l'aide de son index et je suis émue de le voir si nostalgique. Il s'aperçoit qu'on le regarde tous les trois et un silence gêné tombe. Il se reprend bien vite et propose :

— Si vous le désirez, Joris se fera un plaisir de vous donner un petit coup de main pour la remettre en état avant l'hiver. Qu'en penses-tu, fiston ?

Joris ne semble pas plus que ça emballé par les travaux. Il détourne le regard, observe la boutique, soupire, nous regarde intensément toutes les deux, puis son grand-père et soupire encore.

— Il n'était pas question d'aider qui que ce soit pourtant !

Il consulte sa montre, soupire derechef et abdiq.

— Si vous y tenez vraiment, je peux essayer de me libérer pour venir la semaine prochaine, répond-il, excédé.

— Oh, merci, de nous faire l'honneur de ta présence ! ironisé-je, agacée par son comportement.

Joris ignore ma pique, consulte de nouveau sa montre, donnant l'impression qu'il est pressé de se barrer ou qu'il s'emmerde avec nous. Sympa ! On va bien s'amuser tous ensemble. Il se tourne vers son grand-père.

— Si tu n'as plus besoin de moi, papy, Noa doit passer dans une demi-heure à la maison.

— Oui, oui, vas-y, mon grand. Je vais bientôt partir de toute manière. Mais ne rentre pas trop tard, promets-moi d'être prudent.

— Ça ira pour rentrer avec tes douleurs ? demande Joris, en éludant l'avertissement de son aïeul.

— Oui, oui. Je suis tout près de la maison. J'arriverai bien à me débrouiller. Va t'amuser.

— Si vous avez besoin d'aide, monsieur Lambert, nous pourrions vous raccompagner, proposé-je.

Joris embrasse son grand-père sur sa joue barbue et se dirige vers la sortie. Sur le point de passer le pas de la porte, il se retourne une dernière fois sur moi et mon cœur s'emballe lorsqu'il plante ses iris aussi clairs que l'océan dans les miens. J'ai l'impression de manquer d'oxygène, la sensation que je vais défaillir. Cela devrait être interdit d'observer quelqu'un de cette façon. Je finis par me détourner de ses pupilles, déconcertée par son regard pénétrant.

— Ferme la bouche, tu as de la bave au coin des lèvres, se gausse Joris.

Lorsque je reprends enfin mes esprits, il n'est plus là. Un sourire niais se dessine au coin de mes lèvres. Je m'assure que personne n'ait rien vu, et heureusement, car ma frangine et monsieur Lambert ne font pas attention à moi, trop occupés à bavarder. Je les rejoins, encore énervée par mon attitude.

Merde, on dirait une adolescente gonflée aux hormones. Mais quel toupet, ce mec ! La prochaine fois, je lui fais ravalier son sourire moqueur !

Je constate que Victor a perdu des couleurs, son teint est blafard. Il manquerait plus qu'il nous claque entre les doigts. Il est assis sur une des chaises laissées sur place et nous invite à poursuivre notre visite sans lui.

— Je vous laisse revoir le laboratoire. Je dois me reposer quelques minutes.

— Ça va, monsieur ? s'inquiète Louna.

— Oui, oui, mes douleurs d'arthrose me font souffrir. Rien de grave.

— D'accord. N'hésitez pas à appeler, si besoin.

On se regarde, perdues, de la marche à suivre, hésitant à visiter de nouveau le labo. Je n'ai pas vraiment envie que le vieux fasse un malaise. Louna prend les choses en main et entre en premier dans le laboratoire, là où bientôt je pourrai m'éclater dans la réalisation de macarons et autres délices sucrés qui se mangent. Après un rapide état des lieux, fissa, on rejoint Victor dans la

boutique toujours assis, mais les traits légèrement moins tirés.

— Vous avez repris des couleurs, fait remarquer ma frangine.

— Mes douleurs ressurgissent parfois, jeunes filles, ce n'est rien. Alors ? Toujours pressées de prendre possession des locaux ?

— Toujours aussi sûres ! nous extasions-nous en chœur.

Très curieuse, ce que Louna me reproche très régulièrement, je tiens à assouvir mon indiscretion :

— Pourquoi avoir fermé ? Pourquoi personne n'a jamais repris la boutique ?

— J'ai travaillé jusqu'à mes soixante-dix ans. Il était temps que je rende mon tablier. Je ne tenais plus le rythme. À cette époque, Elena, ma femme, était malade et mon petit-fils ne voulait pas reprendre mon affaire. Il y a bien eu des visites, mais ils me demandaient tous de baisser le prix. Et puis je crois que j'attendais les bons propriétaires. Je souhaitais être sûr que cet emplacement resterait une boutique de quartier et non pour des appartements. Mon instinct me disait que vous seriez celles qui conviendraient, j'ai donc décidé de signer avec vous.

— Merci pour votre confiance. Vous verrez, vous ne le regretterez pas. Pour nous, c'est un rêve de gosses, d'ouvrir un salon de thé. Depuis l'adolescence, je suis une virtuose des macarons et de la pâtisserie en général, et nous désirions ouvrir notre entreprise ensemble. J'ai passé mon CAP pâtisserie dans le but de pouvoir servir de succulents gâteaux à la clientèle. Je suis tellement pressée de commencer à macaronner !

— Lorsque vous ouvrirez, je passerai avec ma femme, pour déguster vos fameux macarons. Je veux voir s'ils sont aussi bons que les miens !

— Ah oui ? C'est moi, qui fais les meilleurs. Tout le monde en redemande, me vanté-je, un petit sourire malicieux au coin des lèvres.

— Nous verrons, ma petite, nous verrons... dit-il en rigolant. Dites, comment avez-vous été amenée pour cette passion ?

— Depuis qu'on est en âge de cuisiner, ma sœur et moi aidons notre mère, on adorait mettre la main à la pâte. Maman aimait cuisiner et avait une préférence pour les desserts, alors tous les week-ends, elle nous faisait découvrir une pâtisserie différente et elle s'est aperçue rapidement que je m'éclatais dans la confection de gâteaux, mais surtout de ces petites coques gourmandes. J'ai commencé à travailler les macarons à l'âge de treize ans et j'ai œuvré d'arrache-pied pendant presque deux ans avant d'avoir un résultat quasi parfait.

— Si tôt ? Vous m'impressionnez ! Peu de grands pâtissiers peuvent se vanter d'avoir réussi les macarons aussi jeunes.

Je rougis de ce beau compliment. Gênée, mais fière de ce que j'ai accompli, je ne peux m'empêcher de lui parler un peu de moi.

— Je n'aime pas rester sur un échec. Tant que je n'ai pas atteint mon objectif, je mettrai tout en œuvre pour le réaliser. Ça m'a valu quelques déboires et les gens me le reprochent assez, mais je trouve que de se battre jusqu'au bout, même si c'est suivi d'un échec, est moins difficile à regretter, plutôt que de ne rien faire et de culpabiliser plus tard. C'est surtout la mentalité française, les gens n'aiment pas que les autres réussissent et sont jaloux.

Oups, trop tard, je n'ai pas su tenir ma langue. Je vais avoir le droit à une leçon de morale en bonne et due forme. Je pose la main sur ma bouche, j'ai fait l'erreur d'en avoir trop dit.

— Non, ne soyez pas embarrassée, vous avez tout à fait raison, me rassure-t-il, une lueur taquine dans les yeux. Les gens sont jaloux, mais surtout envieux, on a le droit de gagner de l'argent, mais pas trop. Pendant plusieurs mois, ma famille a tenté de me dissuader de monter mon entreprise. Ils retranscrivaient leurs peurs. Puis, lorsqu'ils ont vu que ma boutique avait du succès, ils ont été curieux de savoir pourquoi ça marchait autant. Ils ont pris le temps de manger et boire chez moi, puis ils ont détruit point par point ce que je vendais : trop sucrés, le thé pas assez infusé, je me fatiguais trop, ils ne me donnaient pas un an avant que je ferme. J'ai tenu presque quarante ans. Ils sont revenus s'excuser, mais le mal était fait. J'étais content de leur montrer ma réussite afin de leur clouer le bec. Tout ça pour dire que vous avez raison de croire en votre rêve et de ne laisser

personne vous dicter votre vie et ce qui est bien pour vous ou non.

— J'ai trop attendu avant de réaliser ce rêve, plus personne ne pourra m'arrêter.

Je ne veux pas m'étaler sur Paul, alors je change de sujet.

— Que serviez-vous comme boisson ?

— Je vendais principalement des cafés froids et des glaces en été, ça faisait fureur et les clients en étaient très friands. D'ailleurs, je ne peux plus me passer de ces douceurs en été, sourit-il tout en se confiant. En hiver, c'était beaucoup de tisanes, de thé et des cafés : expresso, latte, moka, Red Eye. On m'a même déjà demandé un irish coffee. Malheureusement, je n'ai pas pu lui servir avec mon établissement sans alcool. Ce client, qui avait déjà un peu bu, n'était pas content, mais il est parti d'un air renfrogné le chercher ailleurs. Vous auriez dû voir sa tête, rigole-t-il d'un rire franc.

— Oui, j' imagine bien la tête qu'il devait tirer. Je voulais rebondir sur ce que vous avez dit tout à l'heure. Vous vendiez pas mal de thé, et j'aimerais vous faire goûter un échantillon de thé que l'on a nous-mêmes parfumé à la pomme.

Je me tourne vers ma frangine. Elle n'a pas participé une seule fois à notre conversation. Je suppose qu'elle est dans les nuages à penser à autre chose. Je lui demande si elle a le sachet avec elle et je m'aperçois qu'elle sourit. Un grand rictus se dessine sur ses lèvres, mais elle a les yeux dans le vague. Je claque des doigts devant ses yeux.

— Oh, oh, Louna ? T'es avec nous ? Je parie que t'as rien écouté de ce que je disais ?

— Oui... Non... Pardon, j'étais ailleurs, bredouille-t-elle. Tu peux répéter ?

— Que j'annulais l'achat des locaux, car ça ne m'intéressait plus ?

— Ha ha ha, très drôle, Chouquette ! Alors, tu disais ?

Je lui tire la langue et reprends :

— Je te demandais si tu avais cet échantillon de thé.

— Oui, oui, bien sûr. Mais... mais, tu ne vas pas lui faire tester maintenant, pas ici.

— Bah, et pourquoi pas ? m'enquiers-je en un haussement d'épaules. Monsieur Lambert a tout ce qu'il faut ici et il est d'accord pour me dire ce qu'il en pense.

— N'ayez crainte. Je fais le tour régulièrement pour vérifier que tout fonctionne encore. Il doit rester une bouilloire, et un ou deux gobelets qui traînent quelque part. Je vais aller voir au labo, pendant ce temps-là, installez-vous à la table qui reste dans le local.

Nous nous asseyons pendant qu'il part à son rythme récupérer ce qu'il cherche. En attendant, on parle chiffons, travaux et on se projette de plus en plus. On désire garder les murs en pierres tels quels et Louna voudrait conserver le tonneau et lui piquer l'idée du livre d'or, ce que je trouve génial. Monsieur Lambert revient avec une desserte à roulettes avec dessus deux gobelets et une théière remplie d'eau chaude. Il pose le tout sur la table et s'assoit lourdement sur sa chaise, exténué par son aller-retour. J'infuse mon thé et tends un gobelet à Victor qui le porte à la bouche. Ma jambe tremble, et Louna tape des doigts sur la table, impatientes de connaître son avis. Nous sommes accrochées à ses lèvres.

— Il sent divinement bon, un pur délice, jeunes filles ! s'extasie-t-il. Vous comptez en faire profiter vos clients ?

— Oui, il sera à la carte, comme celui à la pêche et celui à la rose. Mais nous ne proposerons pas que ça. Louna et moi devons encore finaliser la carte.

— Très bien. Je suis certain qu'il fera un tabac.

— Dites, ça ne vous dérange pas qu'on reprenne votre idée de livre d'or et que l'on conserve le fût à la boutique ? demande Louna.

— Je vous en prie. Ce n'est pas moi qui ai inventé ce concept, donc libre à vous de le reprendre, nous rassure le vieux monsieur.

Nous le remercions généreusement et il ne tarit pas d'éloges sur notre thé fait maison. Nous avons tellement hâte de le présenter, fières de l'avoir parfumé nous-mêmes.

La discussion revient encore sur les pâtisseries et Victor nous donne des conseils pour la boutique et à moi en particulier pour réussir à tous les coups ou presque les coques de macarons. Puis, un souvenir me revient et je me tourne vers ma sœur en m'esclaffant :

— Tu te rappelles les boîtes de macarons que maman nous rapportait lorsqu'elle rentrait le soir de Grenoble ? Une tuerie !

— Tu me mordais pour manger le dernier. Une véritable petite peste !

Je rigole à ce simple souvenir.

— Oui, impossible d'oublier mon sale caractère.

— Tu te remémoires les parfums ? m'interroge Louna en fouillant dans ses réminiscences. Macadamia, mojito, framboise, lavande, chocolat noir, dragée, charlotte aux fraises. Des odeurs et des saveurs jamais retrouvées. Dommage...

— Et votre maman les achetait où ? intervient Victor Lambert, curieux.

— Mystère. Elle partait de chez nous à Lyon puis faisait la route jusqu'à Grenoble et chaque fois qu'elle rentrait, nous avions droit à ces délicieuses petites douceurs. Pourquoi cette question ? l'interroge ma sœur, suspicieuse.

— De mémoire, j'étais le seul dans cette ville à faire ces goûts si particuliers.

À cette réponse, nous nous fixons, étonnées de ces précisions.

— La petite boîte fournie, n'était-elle pas rouge rubis avec des petits anges blancs dessus ? nous interpelle Victor, curieux.

— Oui, répliqué-je, les yeux exorbités, comprenant où il veut en venir.

— Ça ne peut donc pas être une coïncidence. Mes boîtes étaient uniques. Pourrais-je savoir comment se prénomme votre mère ?

— Se prénommait. Elle est morte. Elle s'appelait Maxine, répond Louna d'une petite voix pleine de tristesse.

— Oh, mon Dieu ! s'écrie Victor.

— Vous la connaissiez ? s'enquiert ma sœur.

Victor perd toutes les couleurs qu'il avait retrouvées peu de temps avant. Des trémolos dans la voix s'entendent et ses mains tremblent. Mais il tient à continuer.

— Une belle femme brune, aux magnifiques yeux bleu clair. J'aimais vraiment sa compagnie et j'attendais avec impatience sa venue dans mon salon de thé. Sa commande était toujours identique : un assortiment de macarons. Elle disait que ses fillettes chérissaient particulièrement les goûts charlotte et mojito. Ce... C'était donc vous ? demande-t-il, sur le point de s'effondrer.

— Oui ! C'est complètement dingue ! Ce que le monde est petit... m'étonné-je de cette coïncidence.

— Jusqu'à ce que vous me parliez de ces pâtisseries, je n'avais pas fait le lien. Mais maintenant que vous le dites, vous avez des airs de ressemblance avec elle. Comme Camille le fait actuellement, votre maman se pinçait également sa lèvre inférieure.

Rouge d'embarras, je stoppe net sa mimique.

— Je m'excuse, mais je dois rentrer, je suis exténué. On en reparle plus tard, si vous le voulez bien. Et, au passage, appelez-moi Victor !

Il se lève, mais il n'a pas fait deux pas qu'il reste figé sur place, incapable d'esquiver le moindre mouvement. Surprises, nous nous précipitons vers lui, ne sachant que faire.

Devons-nous appeler les secours ou son petit-fils ?

Lorsqu'il se ressaisit, il a le sentiment de se donner en spectacle et prend la fuite, aidé de sa canne sans se retourner.

Affligées, Louna et moi le regardons partir sans rien dire. Je ne sais que penser de tout ça. Il me fait de la peine, je ressentais toute sa tristesse, j'ai même cru voir une larme perler au coin de l'œil. Pourquoi être aussi chagriné pour une simple cliente ?

— C'est quoi cette réaction ? demandé-je à Louna, suspicieuse.

— C'est curieux, oui. Il devait l'apprécier. Mais de là à être choqué... J'sais pas, c'est super bizarre ! Je trouve ça disproportionné comme attitude, non ? relève Louna.

— Maman a toujours été seule. Il a peut-être voulu la prendre sous son aile en la sentant fragile et en apprenant sa mort, il a sans doute eu le sentiment d'échouer dans son rôle de protecteur. Quoi d'autre sinon ?

- Peut-être nous cache-t-il tout autre chose ? s'interroge Louna.
- Il va falloir qu'on ait une discussion sérieuse avec lui...